

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Autour des lettres de François Guizot et de la Princesse de Lieven](#) [Collection](#)[L'édition de 1963 de Jean Schlumberger et Jacques Naville](#)[Item](#)[Jean Schlumberger " Les influences féminines dans la vie de François Guizot", pp. IX-XLVII.](#)

Jean Schlumberger " Les influences féminines dans la vie de François Guizot", pp. IX-XLVII.

Auteurs : Schlumberger, Jean (1877-1968)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

18 Fichier(s)

Les mots clés

[Benckendorf, Dorothee de \(1785?-1857\)](#), [Dillon, Éлиза \(1804-1833\)](#), [Guizot, François \(1787-1874\)](#), [Meulan, Pauline de \(1773-1827\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1963

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964.

Information générales

LangueFrançais

Nature du documentNotice biographique

SupportImprimé

Etat général du documentBon

Transcription

" J'écris ces quelques mots au [Val-Richer](#), dans la pièce qui fut le cabinet de Guizot, dans le bureau même où il travaillait, à côté de la chambre minuscule

où il dormait et où il est mort à l'âge que je ne suis pas loin d'atteindre.
Au milieu de ses livres, parmi les portraits des hommes et des femmes qui ont tenu le plus de place dans ses affections, impossible de trouver un lieu plus plein de survivances et où se croisent le plus étroitement les fibres sensibles d'un caractère qu'on a cru froid, un lieu où l'on puisse mieux rêver sur quelques paradoxes de la tendresse et de l'orgueil, de l'ambition et de la fidélité à soi-même.

(...)

Il (...) a consacré infiniment plus d'heures, pendant plus d'années, à une immense correspondance, qui confond par son étendue, sa variété et sa chaleur de ton, milliers de feuillets, través d'une écriture sans hésitations, ni ratures, celle d'un homme habitué à la domination par la parole, laquelle astreint à trouver du premier coup l'expression juste.

(...) Une grande partie de ces lettres est adressée à des femmes-des femmes pour qui son amitié sans être amoureuse, est colorée de tendresse, et qui ont ceci de particulier qu'elles s'intéressent à la grande politique.

L'introduction biographique est structurée par parties intitulées :

Le premier lien renvoie à la documentation du site guizot.com, le deuxième renvoie directement aux images des pages indiquées.

[Laure de Gasparin](#) (pp. [XI](#)-[XIII](#))

[Pauline de Meulan \(1773-1827\)](#) (pp.[XIII](#)-[XVIII](#))

[Elisa Dillon \(1804-1833\)](#) (pp. [XVIII](#)-[XIX](#))

Le bonheur (pp. [XIX](#))

Le vide (pp. [XX](#)-[XXI](#))

[Orphelin de la Révolution](#) (pp.[XXI](#)-[XXIII](#))

[Dorothée de Lieven](#) (pp.[XXIII](#)-[XXVI](#))

Ébranlement (pp.[XXVI](#)-[XXVIII](#))

Escarmouches (pp. [XXVIII](#)-[XXXI](#))

La mort de [François](#) (pp. [XXXII](#)-[XXXIV](#))

Vous n'êtes plus seule (pp. [XXXIV](#)-[XXXVI](#))

Le salon de la rue Saint Florentin (pp. [XXXVI](#)-[XXXVIII](#))

Littérature (pp. [XXXIX](#)-[XL](#))

Amende honorable (pp. [XL](#)-[XLI](#))

"Beaucoup de questions se poseront actuelles et inactuelles- entre autres celle-ci qui peut surprendre ; un homme d'État peut-il, sans dommage, posséder une riche

vie intérieure."

Citer cette page

Schlumberger, Jean (1877-1968), Jean Schlumberger " Les influences féminines dans la vie de François Guizot", pp. IX-XLVII., 1963.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 03/05/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/19>

Informations éditoriales

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 04/07/2018 Dernière modification le 18/01/2024

d'un commerce sûr, avec qui on pouvait causer sans gêne, car elle comprenait tout et ne compromettait jamais ceux qui lui avaient parlé. C'est le caractère des Anglais d'être très difficilement confiants et ouverts, et de l'être beaucoup quand une fois ils le sont.»

N'oublions pas que Mme de Lieven était mère de cinq fils, ce qui est un appréciable contrepoids à beaucoup de légèreté.

★

ERRANCEMENT — Cette vie fixée depuis 22 ans dans une agitation brillante, avec ses succès d'ambition politique et d'amour-propre féminin, rien ne semblait devoir en troubler le cours. L'accident survint de là où on ne l'attendait pas, de cette diplomatie d'un régime absolutiste servi avec tant de conviction. Les libéraux anglais, alors au pouvoir, voulurent envoyer comme ambassadeur à St-Petersbourg un sir Stafford Canning que le tsar Nicolas refusa de recevoir. De part et d'autre on s'obstina, et, pour en finir, l'autocrate rompit les relations diplomatiques. Les Lieven reçurent l'ordre de rentrer en Russie.

Pour cette femme, pur produit de la sociabilité occidentale, la cour de Pétersbourg, y jouit-on de toutes les faveurs, équivalait à un exil en Sibérie. Un esprit comme le sien ne savait donner sa mesure que dans cet art encore brillant à cette époque, la conversation. On s'étonne du nombre d'heures consumées en visites, dîners, soirées par quiconque prétendait à un peu d'information et d'influence. Les hommes politiques les plus occupés recherchaient ces rencontres pour s'y documenter, lancer des idées ou simplement s'y faire valoir. Or le prince de Lieven, promu aux fonctions de précepteur du grand-duc héritier, était directement attaché à

la cour. Il y déploya l'obséquiosité de mise dans ce milieu; mais à Tsarskoïé-Sélo, résidence d'été de la famille impériale, sa femme se voyait captive d'une morne étiquette. Éloignée de la capitale où lui seraient encore parvenus quelques souffles du dehors, elle ne pouvait inviter et recevoir personne sans autorisation expresse. Il n'était plus question de recueillir des nouvelles, d'en faire courir, ni même de suppléer à la conversation par la correspondance, car de quoi remplirait-on les lettres là où il n'y a pas de vie de société et où il est prudent de peser chaque parole confiée au papier? L'unique ressource contre l'asphyxie était de prendre un rôle dans l'éducation intellectuelle du tsarévitch... Mais au bout de six mois cet essai fut interrompu par une catastrophe: les deux plus jeunes et plus chers de ses fils, âgés de 15 et de 9 ans, furent enlevés par une épidémie de scarlatine.

Ceux qui croyaient pouvoir dénier à la trop brillante ambassadrice toute sensibilité profonde, durent mesurer devant son effondrement à quel point elle était touchée. « Vos épreuves vous sont venues tard, écrira un jour Guizot, au milieu d'une vie qui avait été constamment facile. Quand vous avez été frappée, vous en avez éprouvé une immense surprise... » Il fallut la soustraire à l'hiver russe, la ramener d'abord à Berlin, puis à Bade. Pour elle à qui la religion n'était qu'un faible secours et qui n'avait jamais eu l'application suffisante pour lire un livre, une existence sans échanges ni mouvement était une chute dans le néant. Hormis Londres qui lui était désormais fermé, ce n'est qu'à Paris qu'elle pouvait retrouver un entourage d'amis parmi lesquels reprendre goût à exister. Mais les régimes absolus ont des désagréments qu'elle n'avait pas soupçonnés. Le tsar lui permit de résider où elle voudrait sauf précisément à Paris. On ne se souciait apparemment pas qu'elle reprît pied dans les milieux diplomatiques et tentât de s'y donner de l'impor-

Si l'on fait un jour, d'une façon serrée, l'analyse — plus curieuse qu'il ne semble de loin — du caractère du Guizot, c'est en Pauline plus qu'en Dorothée qu'on retrouvera la note fondamentale à l'unisson de laquelle a toujours battu son cœur.

Beaucoup de questions se poseront, actuelles et inactuelles — entre autres celle-ci qui peut surprendre : un homme d'Etat peut-il, sans dommage, posséder une riche vie intérieure ?

JEAN SCHLUMBERGER.

*Quelques dates de la vie politique
de François Guizot*

François Pierre Guillaume Guizot, né à Nîmes le 4 octobre 1787. Fait ses études scolaires et universitaires à Genève. Vient en 1805 à Paris, il se consacre au journalisme. En 1812, à vingt-cinq ans, nommé à la chaire d'Histoire à la Sorbonne. En 1814, secrétaire général au ministère de l'Intérieur. Après les Cent Jours, secrétaire général à la Justice, où il lutte contre les ultras. Sacrifié en mai 1816. Participe à l'œuvre législative du Conseil d'Etat, collabore officieusement au gouvernement. A partir de 1820 se consacre surtout à l'Histoire. Rentre dans la vie politique et est élu député du Calvados, à Lisieux, en 1830. Fuit partie du premier cabinet composé par Louis-Philippe en août 1830 (ministère de l'Intérieur). En 1832, ministre de l'Instruction publique (ministère Soult). En 1833, Guizot fait voter la Loi sur l'Instruction primaire obligatoire. En 1835, il reste ministre de l'Instruction publique dans le ministère du duc de Broglie. Le 22 février 1836, le nouveau ministère de Thiers le laisse à l'écart. En avril il est élu à l'Académie Française. Le 6 septembre, ministre Molé, avec Guizot à l'Instruction publique, jusqu'au 15 avril 1837. Guizot est à l'écart des ministères suivants : Molé, Soult, Thiers. En février 1840, Guizot est nommé ambassadeur à Londres. Il en revient en octobre, pour prendre, sous la présidence du maréchal Soult, la direction du ministère et diriger pendant sept ans, jusqu'à la révolution de février 1848, la politique de la monarchie. Après un séjour en Angleterre, Guizot rentre en France en juillet 1849 et se retire de la vie politique active. Il mourut au Val-Richer le 12 septembre 1874.

St-Florentin; et tout facile d'accès qu'était Guizot personnellement, il subira l'impopularité de cette morgue. Très respecté à l'Académie, il aura contre lui l'aile marchante de la littérature; c'est en France un désavantage dont il est difficile de se relever.

L'opinion oubliera la liberté dont la presse avait joui sous Louis-Philippe et ne se souviendra que des caricatures autorisées par cette liberté même. La cour de St-Cloud, irrémédiablement bourgeoise de goûts, n'eut pas dans son assortiment de princes et de princesses un seul esprit un peu aventureux, capable d'ouvrir dans cet immense conformisme la moindre fissure. Napoléon III aura beau abolir toutes les libertés, censurer, interdire, exiler, un petit ferment de bobème littéraire se développera dans son entourage; et si ce ne fut pas assez pour donner quelque lustre à sa mémoire, cela suffit à la préserver d'une impopularité hargneuse.

★

AMENDE HONORABLE — Il reste à dégager la figure de Guizot de son morose renom. Sa foi dans l'homme et dans l'histoire le portait à penser que nécessairement la vérité surnage; il ignorait combien les légendes sont vivaces quand elles servent certains intérêts et fournissent des lieux communs à leurs avocats. L'absurde et simpliste « Enrichissez-vous! », n'a pas cessé d'orner les discours électoraux. L'incroyable indulgence des peuples pour ceux qui les ont précipités dans des guerres néfastes, et leur ingratitude envers ceux qui leur en ont épargné les horreurs, commencent à recevoir des désastres contemporains quelques correctifs; et la pensée des doctrinaires retrouve des défenseurs. C'est ainsi qu'Ortega y

Gasset écrit en préface à l'édition française de sa *Révolution des masses* :

« Il est incroyable que, pendant les premières années du XIX^e siècle, époque de rhétorique et de confusion, un livre tel que *l'Histoire de la Civilisation en Europe* ait pu être écrit. L'homme d'aujourd'hui y peut encore apprendre comment la liberté et le pluralisme sont deux choses réciproques et constituent toutes deux l'essence permanente de l'Europe. Mais Guizot a toujours eu mauvaise presse, comme d'ailleurs tous les doctrinaires [...] Je veux avoir le courage d'affirmer que ce groupe, la risée de tous, l'objet des plus basses plaisanteries, représente à mon avis la plus haute valeur politique du continent au XIX^e siècle. »

Ce n'est pas ici le lieu d'amorcer la révision de ce procès; on ne saurait l'entreprendre avant de posséder le document essentiel, la fin de la biographie que Charles Pouthas est en train de mettre au point. Mais la correspondance avec Dorothée de Lieven lui prépare la voie en éclairant du dedans l'homme dont il aura surtout à montrer l'action publique.

★

A vrai dire ce n'est pas dans la paisible pièce où j'écris ces notes que Guizot a conçu ses plus solides pensées sur la nécessité d'une pluralité, d'une polyphonie dans la vie des peuples. A cette époque il ne possédait pas encore le Val-Richer. Sa compagne d'alors, Pauline de Meulan, n'a connu que les résidences modestes auxquelles le couple pouvait prétendre par son travail littéraire. Et pourtant, à tout prendre, c'est elle qui est ici, parmi des figures plus illustres, la plus présente.

de toutes sortes, mais l'expérience m'en a démontré la nécessité. » (23 juil. 37)

Par malheur ce « descendre » s'arrêtait à la paysannerie; il n'atteignait jamais le monde nouveau qui naissait peu à peu du machinisme et dont les mouvements confus étaient trop commodément considérés comme insurrectionnels. Dans sa note commémorative (*Mélanges biographiques*), parlant de la société qui se retrouvait chez Mme de Lieven :

« Parmi les grandes influences de notre temps, une seule n'y était pas représentée, le parti purement démocratique et l'opposition qui s'en laissait dominer ou intimider. C'est précisément la nature de ce parti et l'un des plus graves périls des temps actuels, qu'il est presque aussi absent dans les hautes régions de la société européenne que puissant dans ses profondeurs; ce qui fait qu'on l'ignore et qu'on l'oublie jusqu'au moment où il éclate par des tempêtes. »

Or les « hautes régions de la société européenne » furent particulièrement myopes pour distinguer l'approche de la tempête de 1848.

Deux mirages également funestes : celui que créa autour de Guizot ce salon où l'air du dehors ne parvient qu'imparfaitement, et l'illusion qu'à la Chambre, jusqu'à la veille de sa chute, ne cesseront de lui valoir les triomphes de son éloquence. Hugo qui le respectait tout en combattant sa politique, écrit dans ses *Mémoires* :

« C'était un homme faible et indécis dans le Conseil, irrésolu dans le Cabinet, vacillant dans le parti à prendre, mais que la tribune emplissait de décision, de hardiesse, de fermeté et de grandeur. Dès que son pied touchait la tribune, sa tête touchait le ciel. »

Mais quand son pied reprenait contact avec le sol, l'optimisme trompeur demeurait.

★

LITTÉRATURE — S'il y a en France une tradition constante des milieux cultivés, c'est bien d'accueillir quelques gens de lettres qui leur apportent des échos du monde intellectuel. Or la princesse de Lieven ne concevait pas que la qualité d'écrivain dût conférer à personne un titre à fréquenter les grands de ce monde.

« J'ai été chez Mme de Boigne, écrit-elle en toute candeur. Rien ne m'a paru plus ridicule que la demi-heure que j'y ai passée. Il y avait là M. de Ste-Beuve (dis-je bien?). Les premières deux minutes il causait avec M. Rossi. Lorsque le Chancelier est entré, Mme de Boigne, sans lui dire bonjour ni bonsoir, lui montre M. de Ste-Beuve et lui dit qu'il soutient les Jansénistes. Depuis cet instant je n'ai plus entendu que Pascal, Arnauld, Nicole, avec un flux de phrases, des sentences d'un côté et de l'autre, à tel point qu'il a été impossible de dire un mot. Je n'ai jamais vu des airs plus satisfaits, et lorsque je suis partie, car je suis partie au beau milieu d'une discussion superbe, ils se seront dit que j'étais confondue. » (6 nov. 39)

Même si, ce jour-là, le salon de Mme de Boigne rappelait un peu celui de Philaminte, l'anecdote en dit long. Guizot aura beau expliquer à Dorothee qui est Ste-Beuve (hélas, trop mollement), il n'entamera en rien cette suffisance, car six mois plus tard elle récidivera : « Chez Mme de Castellane chez qui j'avais donné rendez-vous à Pahlen [l'ambassadeur de Russie]. Il y avait un M. Sue, auteur de romans. Mme de Castellane ne s'est occupée que du Romancier, laissant tout à fait de côté l'Ambassadeur; ce que celui-ci m'a fait observer trois fois en allemand et trois fois en russe. » (2 juin 40)

On comprend que personne, qui ne fût ambassadeur ou ministre ou titré, n'ait joué des coudes pour être admis rue

tâcher de faire le point. Les irrégularités d'un courrier qu'il faut entourer de précautions, les paniques d'une femme à l'imagination peureuse quand il arrivera qu'elle soit plusieurs jours sans nouvelles, les angoisses d'un homme vite alarmé si le facteur n'apporte pas la lettre quotidienne, ces alertes leur feront prendre conscience de l'empire que leur attachement a désormais sur eux; et les quatre mois que durera cette première séparation, coupée seulement de quelques brèves apparitions de Guizot à Paris, les forceront à se raconter réciproquement, à faire la découverte l'un de l'autre, mieux que souvent la présence réelle n'y parvient.

★

LE SALON DE LA RUE ST-FLORENTIN — Il fallait un regard sur les belles figures féminines qui ont compté dans la vie de Guizot, pour mesurer ce qu'il y eut de neuf, de passionné et parfois de déconcerté dans l'amour qu'il voua sur le tard à une femme d'une tout autre espèce, d'un tout autre ton moral, non pas moins attachée ni sensible mais sans abnégation vraie ni impératifs kantien, sans goût ni respect pour les Lettres, en revanche très forte et agissante sur son terrain à elle, l'échiquier de la politique européenne où elle avait grand style et l'imposait autour d'elle. Que n'écrivait pas Guizot, deux ou trois ans plus tôt, sur le bonheur, toujours incomplet sans une intimité de tous les instants, une intimité conjugale! Or nulle vie en commun n'était concevable entre ces deux personnages trop en vue, insérés, l'une dans un monde d'aristocratie fermée, l'autre dans une famille très ramassée sur elle-même, où les enfants tenaient beaucoup de place et où la vie restait dans les limites de la bourgeoisie cultivée d'alors. Il a beau habiter tout près, dans sa maison de la rue de la Ville-l'Evêque ou au ministère de la rue des Capucines, leurs tête-à-tête ne sont possibles qu'à des heures

prévues. De là, même quand ils seront tous deux à Paris, tant de billets échangés par besoin de se sentir plus proches. Il lui écrira : « Nous n'avons rien à nous demander, nous nous savons », tant ils se sentaient mêlés l'un à l'autre, *eingelebt* comme disait la princesse. Et pendant vingt ans il ne cessera de trouver des mots charmants pour lui dire ce qu'elle est pour lui.

Dans son activité de ministre des Affaires étrangères, qui est la partie de sa vie politique où ses vues furent grandes et heureuses, Dorothee de Lieven sera une conseillère vigilante et efficace. Elle le guidera pas à pas pendant son ambassade de Londres; et, puisqu'il a mis sa passion, son honneur et l'une des ambitions de sa vie à empêcher une guerre franco-anglaise par deux fois imminente, elle travaillera habilement à l'informer et le servir. Mais quand Guizot assumera la trop lourde charge de tout le gouvernement du pays, le salon de la rue St-Florentin, où on le verra presque chaque jour, exercera sur son jugement une influence obscurcissante, qu'il faut ranger parmi celles qui lui furent le plus nuisibles.

On ne peut dire qu'il ne se soit pas méfié. Le grand éblouissement de tendresse n'était pas vieux de plus d'un mois, que Guizot sentait le besoin d'expliquer pourquoi, au Val-Richer, il consacrait tant d'heures aux petites gens du voisinage.

« Je prends, à voir l'homme à tous les étages, un plaisir sérieux, que je rechercherais à dessein, s'il ne me venait pas naturellement. Quand on vit toujours au même niveau, dans la même sphère, elle devient comme une prison où l'esprit s'enferme, et hors de laquelle il ne sait plus rien. Il faut aller, venir, monter, descendre... Par instinct, par goût je ne suis pas très propre à ces relations, à ces conversations

en regardant mon fils qui vient d'avoir vingt ans, je me surprends à le confondre avec celui que j'ai perdu il y a seize ans et qui en avait alors vingt-et-un; j'éprouve un saisissement douloureux en me rappelant que ce n'est pas lui, et que le fils que j'ai ne me rend pas celui que j'ai perdu. A mesure qu'on avance dans la vie, il se fait dans l'âme un bizarre mélange des sentiments et des souvenirs les plus contraires; les joies et les tristesses passées se mêlent et se confondent. On a peine à s'y reconnaître. » (4 mars 53)

Mais soudain la puissance du souvenir l'emporte et témoigne de la profondeur jusqu'à laquelle une blessure a pénétré. On sourira peut-être de l'allusion furtive que je trouve dans une lettre à Mme Lenormand, écrite 22 ans après la mort de François. (Elle avait cru perdre une levrette à laquelle elle était très attachée.) Sous la plume de cet homme au cœur tenace, ces lignes jetées en passant sont révélatrices :

« Je n'ai jamais eu de chien pour mon propre compte; mon fils François m'en avait laissé un, un chien de chasse qui vivait dans sa chambre et qu'il aimait. Ce pauvre chien était devenu vieux et aveugle. Un soir, pendant que j'habitais à Auteuil, il fut écrasé sous les roues de ma voiture, comme je rentrais chez moi. J'allai le voir à l'écurie. C'est un des tristes petits souvenirs de ma vie, car les grands n'étouffent pas les petits. » (12 mars 59)

★

VOUS N'ÊTES PLUS SEULE — Il a fallu ces trois morts, les deux cadets russes et le jeune Français, il a fallu ces deuils inacceptables et inacceptés, pour jeter l'un vers l'autre cette femme et cet homme désespérés et les lier d'un attachement que vingt ans n'useront pas.

Dans l'essai que Guizot a consacré à la mémoire de Dorothee de Lieven (*Mélanges biographiques et littéraires*), il a reproduit la lettre qu'elle lui écrivit au lendemain de la mort de François. De courts billets datés des semaines suivantes font allusion à des rencontres, mais où la mère semble s'être retranchée dans son spleen et son chagrin — dans ce « deuil immobile » que Guizot dit n'avoir jamais pu contempler sans surprise et respect. Ce fut à un dîner chez le duc de Broglie, le 15 juin 1837, qu'enfin quelque chose se rompit dans cette âme inhibée. Guizot a noté le souvenir de l'instant où, à côté de lui, une sensibilité qui semblait figée commença de donner des signes d'ébranlement :

« Pendant le dîner, je ne sais ce que je vous disais, vous vous êtes penchée une ou deux fois vers moi, comme entrevoyant et venant chercher dans mes paroles quelque chose qui vous était doux; et à l'instant même vous vous êtes relevée et détournée, comme vous repliant sur vous-même et doutant qu'il pût vous venir du dehors, d'un inconnu, quelque distraction. »

Ce redressement ombrageux n'était plus qu'un dernier sursaut de défense. Derrière le rempart de hauteur et de dignité douloureuse, quelque chose avait fléchi. Dès le lendemain, Guizot recevait quelques lignes qui ne se cachaient plus d'être un appel au secours. Ils se revoient quelques jours plus tard et Guizot lui dit le mot qui la bouleverse : « Vous n'êtes plus seule. » Mais c'est seulement à Châtenay, au cours d'une soirée chez Mme de Boigne qu'ils eurent l'éblouissement d'une certitude. (C'est pourtant du 15 juin qu'ils dateront toujours le moment décisif de leur vie.)

Liée par des projets antérieurs, la princesse était attendue à Loudres par ses amis le duc et la duchesse de Sutherland. Elle ne différa pas son départ et quitta Paris le 30 juin. Cette séparation en plein tumulte du cœur, la nécessité de s'expliquer par lettres les contraindra l'un et l'autre à

★

LA MORT DE FRANÇOIS — Jusque dans sa vieillesse, Guizot a tremblé pour la santé des siens. A la moindre alerte, son optimisme si robuste fléchissait. Il gardait l'ébranlement des coups qui l'avaient frappé avec une soudaineté brutale. La mort de Pauline s'était approchée à pas lents et prévus, mais la science de l'époque ne sut pas détecter le mal que la famille de Meulan portait en presque tous ses descendants; les médecins se bornaient à prescrire des cures de lait d'ânesse, et la bronchite qui emporta Elisa un mois après ses dernières couches fut une terrifiante surprise. Quatre ans plus tard, François s'effondra de manière analogue. Aucune épreuve ne fut plus dure pour Guizot. Sa fille Henriette écrit dans ses souvenirs :

« Ceux qui l'ont vu n'ont jamais oublié le visage du père, conduisant à sa demeure dernière le cercueil de son fils. En rentrant dans sa maison désolée où ses petits enfants étaient tous souffrants, il se jeta sur le lit de sa fille aînée, l'embrassant tendrement, et disant tout bas d'une voix qui vibre encore à ses oreilles : « Je n'ai plus que toi ! » L'enfant n'avait pas huit ans. »

Lui-même écrit à son ami Piscatory :

« Vous ne savez pas combien, outre qu'il était charmant, il avait l'esprit solide, le cœur sûr. C'était mon repos dans l'avenir. A présent, avec ces trois petits enfants, je ne puis mourir, j'ai le cœur bien fatigué. » (10 oct. 38)

A Laure de Gasparin :

« Ce Val-Richer même, je ne m'y intéressais qu'à cause de mon fils qui l'avait pris en affection. C'était l'établissement que je lui destinais, que je devais lui laisser. Il a emporté avec lui mon plus lointain avenir et toute une large part de

mon passé, toute ma vie avec sa mère. Il ne m'en reste plus aucun témoin. » (15 mai 37)

Trois ans plus tard, pour être envisagé de plus loin, le désastre n'en reste pas moins présent. Toujours à la même :

« Son avenir était mon avenir; l'avenir de mon orgueil; l'orgueil de la durée d'une famille fondée; le plus doux des orgueils, car la personnalité s'y perd dans l'affection et la perpétuité pour autrui. Après les créatures que j'aime, bien loin d'elles mais tout de suite après elles, ce que j'aime le mieux c'est mon nom. Je le transmettais à François avec une entière confiance. Dieu est sévère. » (27 juil. 40)

Et encore, à Dorothee de Lieven :

« Il avait un cœur si élevé et si délicat, une nature si parfaitement élégante et rare que la poésie lui allait d'elle-même et comme par harmonie spontanée. Je n'ai vu aucune créature qui semblât créée à ce point pour plaire. Et c'est à moi seul qu'il a plu! J'ai connu seul le parfum de cette fleur! C'est un de mes plus amers regrets. Il me semble que je l'aurais moins perdu si d'autres en avaient joui comme moi. » (16 juin 39)

Le second fils de Guizot, Guillaume, celui dont la naissance précéda de peu la mort d'Elisa, eut beau être un esprit brillamment doué, écrire à vingt ans un livre sur Ménandre qui peut encore se lire, il n'y aura jamais entre son père et lui l'intimité de pensées et de sentiments qui crée une continuité. Il est d'une autre génération. Il sera l'ami de Baudelaire, de Renan; il écrira une lettre enthousiaste à Flaubert quand paraîtra cette *Madame Bovary* que son père, conseillé par Laure de Gasparin, jugera superflu de lire. Conflit de natures, qui n'aura pas encore éclaté mais qui couvrera déjà obscurément dans cette lettre de 1853 à Mme de Lieven :

« ... Nous avons été bien frappés l'un et l'autre. Pour moi,

qui que ce soit et sans remords aucun, car il est de part et d'autre bien entendu qu'on ment, qu'on ne se trompe point, qu'on couvre seulement de l'agrément des formes l'égoïsme des intentions et la sécheresse des relations. » (30 avr. 36)

Rien dans ce morceau ne trahit grand trouble, mais apparemment les « formes » eurent assez d'agrément pour qu'il valût la peine de se prêter à la comédie. Tout Paris jasa fort, un mois plus tard, sur l'attitude du ministre à une soirée chez lord et lady Granville :

« Vous entendrez parler de la fête de l'ambassadeur d'Angleterre et du long séjour que j'y ai fait et de mon intimité permanente avec Mme de Lieven et de notre dîner en très petit comité, au premier étage, quand tout le monde dînait au rez-de-chaussée, dans un salon séparé, préparé, fermé à clef, et de la surprise de M. Sauzet (alors président de la Chambre) à qui on a dit qu'il y avait au premier étage un dîner spécial pour les ministres, qui s'est mis en marche pour monter, a été arrêté en route, et a fini par savoir qui dînait là, et avec qui. Grand sujet d'étonnement, de chuchotement, d'amusement, de mécontentement. Prenez votre part de ce que vous voudrez dans tout cela. »

Laure prit très mal l'idée des commérages que cette plaisanterie organisée par lady Granville risquait de susciter. Elle fit des reproches à Guizot, qui se fâcha : « J'ai à vous gronder, à vous gronder tout à fait sur Mme de Lieven », lui écrivait-il. Et quelques jours plus tard il revint sur l'incident :

« Vous vous êtes bien trompée sur mes dîners avec Mme de Lieven. On ne les a point trouvés étranges; ils n'ont eu d'autre effet que de surprendre un peu et de taquiner beaucoup mes adversaires politiques; il leur déplaisait de voir Mme de Lieven si empressée d'être et de paraître bien avec moi. Par plaisir de malice donc pour moi et mes amis; rien de plus; et pas le moindre inconvénient. Personne ne fait

moins de cas que moi de ces petits succès de la vie du monde; mais il faut les avoir de temps en temps, pour montrer qu'on peut les avoir. Et puis on les poursuit ou les laisse là, selon qu'ils ont ou n'ont pas quelque sérieuse utilité. » (20 juin 36)

Peut-être y avait-il dans cet air détaché un peu d'affectation destinée à calmer les jalousies amicales. Plus tard Guizot essaiera d'analyser ce qui l'attirait déjà dans cette étrangère en grand deuil. Il lui écrira :

« S'il y a en moi quelque chose de profond, c'est une aversion pour la légèreté du cœur, pour la promptitude de l'oubli. Vous avez eu à ce titre pour moi un attrait immense. »

Mais on était au début de l'été. Guizot avait à reprendre contact avec ses électeurs de Lisieux. Bien plus : il s'était résolu à chercher dans sa circonscription une propriété où il pût s'assurer une résidence fixe, de bonnes conditions de travail, et mettre ses plus jeunes enfants au vert. C'est au mois d'août qu'il signa l'acquisition de ce Val-Richer qui tint dès lors tant de place dans sa vie et dans celle des siens.

De l'ancienne abbaye cistercienne, point très illustre ni opulente en regard de ses plus glorieuses sœurs, mais qui n'en avait pas moins hébergé en son temps Thomas Becket, la Révolution n'avait laissé debout qu'un grand corps de logis du XVII^e siècle, assez délabré. Tout était à remettre en état, terres et maison. Pour son fils François, chargé de surveiller ce travail, c'était une joyeuse occasion de chasser dans les bois et d'apprendre à commander du personnel. Et une belle-sœur de Guizot, veuve du général de Menlan, put immédiatement utiliser son talent non négligeable à sculpter une nouvelle rampe d'escalier, à broder, à peindre. Guizot classait les livres sur les rayons des bibliothèques installées dans la galerie... Bref les esprits de tout le monde avaient de quoi s'occuper à autre chose qu'aux singularités d'une grande dame.

tance. Négociations, suppliques, attestations médicales, tout fut vain; le prince de Lieven soutenait les volontés du maître en menaçant sa femme de lui couper toutes ressources. On peut sans invraisemblance le soupçonner d'avoir ajouté à sa bonne conscience de courtisan la satisfaction de prendre enfin sa revanche sur une femme qui l'avait trop souvent éclipsé. Et sans doute ruminait-il encore quelques autres griefs...

Elle essaie de tous les prétextes, élude les ordres, s'installe « provisoirement » rue de Rivoli, hôtel de la Terrasse. On la punit basement en lui laissant ignorer la mort en Amérique d'un troisième fils, malheur qu'elle apprend par une lettre revenue avec la mention « décédé ».

Ce n'est que lorsque son mari meurt à son tour, à Rome en 1839, qu'elle pourra enfin se sentir à l'abri des redoutables surprises.

★

ESCARMOUCHES — Mais dans sa terreur de la solitude — naguère simple faiblesse de femme adulée, aujourd'hui réaction de défense contre le désespoir — elle n'avait pas attendu la levée de toutes les interdictions pour rendre son installation à Paris difficile à empêcher. Elle n'avait pas craint de louer, au coin des rues de Rivoli et St-Florentin, l'entresol qu'avait occupé Talleyrand et où il avait reçu l'empereur Alexandre lors de l'occupation de Paris par les Alliés. Aidée par son amie lady Granville, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, encadrée par le personnel international de la diplomatie dont à Londres elle avait vu défiler tant de membres, libre elle-même désormais de toutes servitudes ou consignes, elle sut bientôt faire de son salon un terrain neutre où des Français de tous les partis étaient heureux de se rencontrer sans se compromettre. L'expérience lui avait enseigné l'art d'écarter les insignifiants et de s'attacher les gens qui comptent.

Pendant toute l'année 1836 il s'établit entre elle et Guizot un manège de curiosité réciproque; mais, dans la cantine où il a conservé leur correspondance, on ne trouve que deux billets d'elle : l'un pour s'excuser, en invoquant son deuil, de ne pas assister à une réception au ministère de l'Instruction publique, l'autre pour inviter le ministre à venir faire chez elle la connaissance de sir Robert Peel. De son côté à lui, nous ne sommes renseignés que par ses lettres à Laure de Gasparin. C'est une époque où, très désespéré depuis la mort de sa seconde femme, cherchant à qui se confier, il écrit souvent et longuement à cette vieille amie. C'est aussi le moment où leur intimité prend un ton plus sentimental; et Laure est d'autant plus piquée d'apprendre les ragots qui courent au sujet de coquetteries entre le ministre et l'intrigante. On a dû colporter le bruit d'une vive discussion (les sujets ne manquaient pas) dont la dame aurait gardé de l'honneur. Guizot ramène l'incident à son insignifiance mondaine. Il écrit :

« Le soir, j'ai mené mon fils (François, le fils de Pauline, qui avait alors vingt ans) au bal chez la duchesse de Dino. Là j'ai fait ma paix, ma pleine paix avec Mme de Lieven, que je n'avais pas vue, vous le savez, depuis trois mois. La paix a été facile. Je suis toujours tenté de sourire en voyant la gracieuse indulgence de ces personnes-là quand elles croient avoir besoin de ménager et de plaire; les plus mauvaises raisons, les plus pauvres excuses sont accueillies avec une douceur, un abandon auquel on mêle tout juste de reproche ce qu'il en faut pour en relever le prix. Au premier moment, quand je suis en disposition sérieuse, je suis choqué de ces apparences de bienveillance et presque de sympathie si parfaitement dénuées de vérité, si parfaitement calculées et intéressées. Et plus elles ont de bonne grâce, plus je suis choqué. J'ai failli me laisser aller hier à le laisser entrevoir. Mais j'ai promptement remis mon âme sous clef pour me prêter au mensonge. Je m'y prête aussi complaisamment que

Les influences féminines dans la vie de François Guizot

« Je sais attendre la justice sans la demander », écrit Guizot quelque part dans ses *Mémoires*. Il l'a si peu demandée qu'il l'attend encore. L'impopularité massive à laquelle il a succombé en 1848 a reflué sur l'ensemble de sa carrière. Tout ce qui dans son activité fut positif et grand est terni par ce voile de poussière qui s'accumule sur les œuvres dont la postérité a cessé d'être curieuse, qu'elle ne considère qu'avec un respect distant, sans plus y chercher de quoi nourrir sa pensée ou ses passions présentes.

Et quelques pages plus loin, parlant de l'opinion française :

« C'est notre faiblesse et notre malheur que, dans les grandes crises, les vaincus deviennent des morts. »

★

J'écris ces quelques notes au Val-Richer, dans la pièce qui fut le cabinet de Guizot, sur le bureau même où il travaillait, à côté de la chambre minuscule où il dormait et où il est mort à l'âge que je ne suis pas loin d'atteindre.

Au milieu de ses livres, parmi les portraits des hommes et des femmes qui ont tenu le plus de place dans ses affec-

Gallery de Londres : sur un cou trop long, le port de tête d'une personne sûre d'elle-même et qui sait qu'elle plaît — avec plus de frivolité dans l'œuvre anglaise, plus d'académisme dans l'italienne.

La sculpture remonte à la phase la plus brillante des vingt-deux années où Dorothee de Benckendorff fut ambassadrice de Russie à Londres, femme d'un comte puis prince Lieven, à qui elle avait été mariée à l'âge de quatorze ans. Au Congrès d'Aix-la-Chapelle, convoqué en 1818 pour confirmer la Sainte-Alliance, un vif sentiment était né entre elle et Metternich, mais les congrès ne se prolongent ni ne se répètent au gré des femmes d'ambassadeur ni même des premiers ministres. En plusieurs années les amants ne se revirent que de rares fois; en revanche il s'établit entre eux une correspondance assidue dont de grandes parties ont été conservées. De fâcheux hasards font que jamais nous ne possédons les lettres d'époques correspondantes : celles de Metternich qu'a publiées Jean Hanoteau, ne vont pas plus loin qu'avril 1819; celles de Mme de Lieven, publiées à New York par M. Peter Quennel, ne commencent qu'avec l'année 1820. Dans l'état où ces dernières nous sont offertes, traduites en anglais (c'est toujours en français qu'écrivait la princesse), elles forment une chronique des petits événements mondains ou diplomatiques qui défrayaient le bourdonnement des salons de Londres. Mais les possédons-nous dans leur intégrité? Metternich, s'appêtant à un remariage, avait brusquement rompu sa liaison et, comme font les gens bien élevés, renvoyé à Mme de Lieven toutes les lettres reçues d'elle. Les relisant, elle les trouva spirituelles, dignes d'être conservées pour les historiens, et les recopia dans de petits carnets, laissant soigneusement tomber tout ce qui avait trait trop clairement à son aventure sentimentale. Nous n'avons donc, dans cette correspondance, qu'une image retouchée, desséchée, qui n'est guère faite pour gagner des sympathies. L'ensemble plafonne assez bas.

Dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand, qui l'a connue pendant son ambassade à Londres, fait d'elle un portrait arrosé du vinaigre de la vanité blessée : « Madame de Lieven, au visage aigu et mésevent, est une femme commune, fatigante, aride, qui n'a qu'un seul sujet de conversation, la politique vulgaire; du reste elle ne sait rien, et elle cache la disette de ses idées sous l'abondance de ses paroles. Quand elle se trouve avec des gens de mérite, sa stérilité se tait; elle revêt sa nullité d'un air supérieur d'ennui, comme si elle avait le droit d'être ennuyée!... » On verra plus loin jusqu'où pouvait aller la désinvolture de la princesse envers ce que Chateaubriand nomme « les gens de mérite », autrement dit les gens de lettres, et combien par cette conduite elle nuisait à Guizot. Il est certain que, choyée par le roi George IV et son entourage dépravé, enfermée dans l'aristocratie la plus rétrograde, elle pouvait avoir de très déplaisantes étroitesse.

Elle servait activement, par-dessus la tête de son assez médiocre mari, la diplomatie tsariste. Par les rapports qu'elle envoyait régulièrement à son frère Alexandre de Benckendorff, on peut mesurer à quel point sa conduite était calculée pour plaire à St-Petersbourg, unissant la souplesse et le brillant qu'un gouvernement attend de ses meilleurs agents.

Elle entretenait des amitiés chez les whigs comme chez les tories, car il ne fallait pas, en cas de renversement ministériel, cesser d'avoir des contacts avec le pouvoir. De là un jeu calculé qui devient déplaisant, quand il s'agrément de coquetterie sentimentale. Il est toutefois douteux qu'un homme comme lord Aberdeen aurait entretenu une longue intimité avec Mme de Lieven, s'il n'avait pressenti, derrière cette façade d'intrigue et de mondanité, la personnalité attachante qu'un jour prochain allait révéler.

L'explication que donne Guizot dans sa notice biographique va dans ce sens :

« On ne tarda pas à s'apercevoir que c'était une personne

le mot de délivrance « Je me réunis » (sous-entendu « à l'Eglise ») n'avaient pas légué à leurs descendantes des traditions de douilletterie sentimentale. On vivait dans un climat rude. François était né encore avant l'octroi d'un état-civil aux protestants et, malgré les progrès de la tolérance, les difficultés restaient grandes. La jeune veuve dut aller à Genève chercher des possibilités d'instruction pour ses deux fils; encore ne le put-elle que lorsque le rattachement de cette ville à la République française lui permit de s'y rendre sans tomber sous les lois contre les émigrés.

La cité calviniste s'était bien relâchée de sa rigueur dogmatique et de sa sévérité morale; mais dans l'existence étroite qu'y menait Mme Guizot, toute penchée sur les leçons des collégiens, ne les quittant de la journée, elle dut accaparer leur esprit avec une force à laquelle répondit sans doute, chez son fils aîné, cette longue inhibition — instinctive défense qui lui permit d'échapper peu à peu, sans révolte ni cassure, à cette tutelle. Le fils gagna Paris pour y commencer ses études de droit, la mère rentra à Nîmes.

Quand, beaucoup plus tard, elle reprit place au foyer de son fils, les femmes d'une autre génération y avaient apporté détente et appétit de bonheur. Mais bien qu'elle se trouvât jetée dans une société qui la débordait, son autorité naturelle empêchait que sa présence y détournât. « Je crois la voir encore, écrit Sainte-Beuve, et de ceux qui ont eu l'honneur de la voir une seule fois, quel est celui qui peut l'avoir oubliée? Dans cette mise antique et simple, avec cette physionomie forte et profonde... » On ne peut apprécier le comportement de Guizot en perdant de vue la mère huguenote.

Il y a, dans le salon du Val-Richer, un portrait d'elle par Ary Scheffer, décidément peintre attitré de cette famille: une femme âgée, en bonnet de veuve, est assise devant une monumentale bible ouverte. Le teint mat est celui des méridionales qui se sont toujours garées du soleil; les traits sont

fins, sans dureté, mais il faudrait savoir si c'est par fidélité au modèle ou par débilité du pinceau, car le peintre s'est évidemment proposé de donner un pendant protestant aux religieuses jansénistes de Philippe de Champaigne. A cette époque Mme Guizot avait repris, après trente-cinq ans de demi-effacement, une tâche maternelle auprès des trois enfants en bas âge laissés par Elisa. Ma grand-mère écrit dans ses souvenirs: « L'incomparable dévouement de Mme Guizot ne s'abaissait pas souvent jusqu'aux caresses et la faiblesse n'y tenait guère de place. Tout jeunes encore, les enfants ne se trompaient cependant ni sur la tendresse ni sur le dévouement. »

Le respect de Guizot pour sa mère leur imposait, comme il avait fait à Pauline et à Elisa. La Russe l'acceptera plus difficilement et s'impatience plus d'une fois à l'idée que le besoin de repos de cette vieille dame au Val-Richer ou de bains de mer à Trouville pour les enfants, gênât les dates de ses rencontres à elle avec des personnes royales à Ems ou Baden-Baden.

★

DOROTHÉE DE LIEVEN — Qu'on ne prenne pas le Val-Richer pour un musée lapidaire, mais elle aussi y a son buste — à l'écart il est vrai, c'est-à-dire dans le cabinet même de Guizot — non pas un marbre mais un moulage du buste qui est au Musée de Milan et qu'exécuta le sculpteur Thomas Campbell à Rome, en 1824. Si je ne me trompe, ce moulage fut donné à Guizot par un des princes Lieven après la mort de leur mère. Il se peut qu'à sa date le buste fût ressemblant comme l'est celui d'une femme du monde à qui l'artiste désire être agréable en faisant oublier les approches de la quarantaine. Il ne fait pas disparate avec le portrait esquissé par Lawrence, qu'on voit à la Tate

★

LE VIDE — Guizot est de ces hommes qui ne savent jouir de quoi que ce soit si leur émotion n'est partagée. Les romantiques de sa génération ont cultivé la rêverie solitaire et célébré le silence des glaciers; il n'est pas de leur famille; il a besoin de contacts et d'échanges, constant besoin de chaleur humaine. Il explique à Laure de Gasparin, la meilleure confidente de ses années de deuil :

« La joie qui naît dans mon âme a besoin d'aller grandir et s'achever dans une autre âme; et si elle ne me revient pas ainsi complétée, elle s'évanouit et se perd, ne me laissant que le sentiment d'une espérance déçue, d'une tentative qui a échoué... Impression non seulement douloureuse, mais bien fatigante, car elle se renouvelle sans cesse à chaque velléité de bonheur que suscite le printemps ou toute autre cause. Je me résigne pourtant et je suis juste : le printemps n'est pas moins beau parce que je ne réussis guère à en jouir. » (12 mai 1836)

Et il poursuit quelques jours plus tard :

« Laissez-moi vous montrer mon âme telle qu'elle est, triste dans son isolement, triste contre sa nature toujours béante au bonheur; toujours prompte à en ressentir le souffle le plus léger, le plus lointain, mais incapable de se faire la moindre illusion, de prendre pour le bonheur ce qui n'est pas le bonheur, ou de ne pas s'apercevoir de ce qui y manque. »

Et encore, car il ne voudrait pas tomber dans un idéalisme enfantin :

« Je ne prendrai jamais l'incomplet pour le complet ni le demi-bonheur pour le vrai bonheur. Mais je sais jouir de l'incomplet même, et voir dans le demi-bonheur tout ce qu'il y a, malgré tout ce qui y manque et quelque profond sentiment que j'en aie. » (13 juin 1836)

★

ORPHELIN DE LA RÉVOLUTION — Guizot disait n'avoir acquis le sentiment d'une vie personnelle que vers l'âge de seize ans, lorsqu'il aborda l'enseignement de la philosophie. « Mes souvenirs ne remontent pas plus loin, affirmait-il; c'est alors seulement que j'ai commencé de vivre. » Cette tardive éclosion étonne chez un petit méridional à l'esprit si avide. Il faut, là encore, tenir compte d'une influence féminine — indélébile entre toutes.

Sa mère que, dans la petite bourgeoisie de Nîmes, on avait connue « jolie, vive, spirituelle, bonne musicienne, aimant la danse et y excellent », n'avait eu que quelques années de bonheur avant que la guillotine lui prît le jeune avocat avec lequel elle avait choisi de faire sa vie. Toute sa passion dévastée se reporta sur ses deux fils. Elle confiera plus tard à Elisa : « Mes douleurs ne sont que de l'histoire pour mes enfants; ils étaient trop jeunes pour les sentir. Pendant vingt ans j'ai passé toutes mes nuits à pleurer, assise sur mon lit; je me contraignais pour ne pas les attrister... » Il est rare que des sacrifices de cette sorte ne pèsent pas, d'une manière ou d'une autre, sur ceux pour lesquels ils sont accomplis. Mais Guizot subit suffisamment tôt des influences compensatrices pour que l'emprise de l'affection maternelle ne devînt pas lourde à porter et ne se ramenât, en fin de compte, à une foncière identité de nature. Quand, âgée de 88 ans et se voyant mourir, Madame Guizot, fidèle par-dessus un demi-siècle au compagnon de sa jeunesse, murmura : « Je m'en vais le retrouver », elle sera d'avance l'image de son fils refusant de laisser s'effacer la mémoire d'aucun des êtres qu'il a aimés.

Les aïeules huguenotes qui avaient préféré mourir dans la Tour Constance d'Aigues-Mortes plutôt que de prononcer

dedans qui n'existe plus. Je pourrai agir, je pourrai m'occuper seul; je pourrai me retrouver et me plaire dans l'activité. Ce qui ne me plaît plus, ce qui ne m'occupe plus, c'est moi. » Il ajoute : « Le temps passe et je ne lui dispute, et ne lui disputerai point son pouvoir. Je sais qu'il naturalise et adoucit dans l'âme les plus cruelles douleurs. »

ELISA — Il existe au Val-Richer, non signés, deux très médiocres bustes retrouvés par nous dans un grenier, représentant un fonctionnaire en uniforme et une dame aux traits pointus, si peu attrayante, si dénuée de toute vie, que nous nous sommes longtemps refusés à y voir Pauline de Meulan. En revanche une autre paire de bustes, due au sculpteur officiel Bra, a toujours été bien en évidence dans la galerie : un ancêtre qui fait penser au mot du pape : « C'est un grand ministre. *Dicono che non ride mai*, on dit qu'il ne rit jamais »; et, lui faisant pendant, non plus sa première mais sa seconde femme, à laquelle l'artiste a prêté la langueur qui plaisait au temps de Pradier.

On peut dire que ce second mariage, un an après la mort de Pauline, est en quelque sorte la continuation du premier malgré le grand écart des âges. Pauline avait quatorze ans de plus que Guizot, Elisa en avait dix-sept de moins. Mais quel que soit le changement des perspectives sentimentales qui en résulte, il ne faisait pas sortir Guizot de l'intime atmosphère conjugale où il vivait depuis l'âge de vingt-cinq ans. Elisa Dillon n'a pas la personnalité de sa tante; mais ayant grandi dans le sillage d'un groupe d'hommes qui remuaient tant d'idées, de projets et qui représentaient les libertés de l'esprit en face d'une Restauration ressaisie par l'obscurantisme, elle était toute préparée à s'intéresser aux travaux d'un historien novateur, puis d'un ministre de

l'Instruction publique qui allait élaborer, en faveur des classes populaires, l'une des plus belles réussites de la Monarchie de Juillet, la loi sur l'Instruction primaire obligatoire.

LE BONHEUR — Tout donne à penser qu'il fut très amoureux d'elle — peut-être avec cette fierté un peu trop satisfaite qu'éprouve un homme en pleine force, adoré d'une femme beaucoup plus jeune que lui. Quand plus tard il parlera du « bonheur » — et il y reviendra souvent dans sa correspondance avec la princesse de Lieven — il faut se référer à cette époque : on se fourvoierait si l'on ne situait, par rapport à ce que les femmes lui avaient apporté jusque là, la passion qui l'envahit à cinquante ans; on ne comprendrait ni ce qui l'y a soulevé si puissamment ni ce qui ne cessa jamais tout à fait d'y manquer pour lui. Qu'une des premières lectures qu'il fit faire à la princesse fût la copie de sa correspondance avec Pauline et avec Elisa est symptomatique.

Il avait de Pauline un fils, François, un peu fragile mais charmant, auquel il était très attaché et dont la perte sera pour lui un effondrement. Il eut trois enfants d'Elisa : deux filles dont l'aînée, Henriette, sa collaboratrice en maints travaux, tiendra une place particulière dans son affection, et un fils, Guillaume, qui sera un jour l'ami de Flaubert, de Baudelaire, de Renan, et causera quelques soucis à son vieux père, sans pour autant, comme on verra, lui conquérir les sympathies des quelques arbitres qui donnent le ton à la postérité littéraire. — Deux mois après avoir mis Guillaume au monde, Elisa mourait subitement. Ce second mariage n'avait duré que cinq ans.

mise au point : « Comment croire que je t'écris vraiment à toi, que tu me liras, que tu me répondras ? Loin de me soulager, chaque fois que je l'ai tenté, ce vain effort pour m'établir dans un mensonge m'a été une torture. Je me le suis presque reproché comme une profanation ; tu n'es pas là, tu n'y seras pas ; pourquoi vouloir faire comme si tu y étais ? Pourquoi tenter de copier mon bonheur ? Il est perdu ; il faut le voir perdu, le voir toujours et ne pas prétendre que rien m'en rende l'ombre. »

Il a une foi très ferme en l'immortalité de l'âme, mais toute espèce d'angélisme répugne à sa robuste nature. « Je puis croire à l'amour vertueux, à l'amour repentant. Je ne crois pas à l'amour platonique », écrira-t-il un jour à Laure de Gasparin. Et il montre de l'ironie pour les « airs aériens » que Victor Cousin, historien de Mme de Longueville, prête aux héros et héroïnes de la Fronde (3. XI. 58). Il s'irrite de voir ce même Cousin, parlant d'Héloïse (cette Héloïse à laquelle Pauline de Meulan a consacré une grande étude et dont il a toujours admiré « la franchise d'émotion et la nudité de langage ») de voir, dis-je, Cousin affirmer qu'Héloïse « écrivit parfois comme Sénèque et qu'elle aima comme sainte Thérèse ». (D'une façon générale les protestants ne sont pas très portés sur les saintes.) Il écrit : « L'amour de sainte Thérèse était un mensonge, mensonge sincère, mais bien mensonge ; celui d'Héloïse était vrai, simple, naturel, comme toute cette femme qui me paraît aussi remarquable par la rectitude du sens que par la tendresse du cœur. »

Pauline succombe au mal qui la ronge depuis longtemps. *In extremis* elle a obtenu des médecins qu'on lui permette une cure à Plombières. Cette femme qui n'a guère connu la campagne qu'à Auteuil, quand la Terreur interdisait aux membres des familles nobles le séjour de Paris, ou dans la grande banlieue, est hantée par l'idée qu'elle retrouvera sa respiration dès qu'elle ne sera plus enfermée entre des murs. L'exténuant voyage en voiture dura cinq jours. On l'en

ramena expirante mais point atteinte dans la vigueur de son esprit. Elle reste présente, préoccupée de ce que sera le sort de l'homme qui est devenu tout pour elle. Un petit tableau d'Ary Scheffer montre Guizot à côté du lit où elle va mourir. Elle lui tient la main et la place dans celle de sa jeune nièce Elisa Dillon.

Ce même Ary Scheffer a fait du visage de Pauline morte une petite peinture que Guizot a conservée au pied de son lit, enfermée dans une sorte de légère armoire en acajou. Il écrit : « Jusqu'à mon dernier jour je pourrai te voir comme t'ont vue les derniers regards que j'ai portés sur toi ; et quand le jour viendra, quand je mourrai seul, sans toi, je ferai ouvrir devant moi cette boîte chérie, et mes yeux mourants s'arrêteront sur tes yeux éteints. » — La boîte est toujours là, dissimulée sous le rideau du lit. J'ignore si Guizot avait donné la consigne à ses proches de l'ouvrir devant lui, le moment venu. Le moment vient toujours autrement qu'on ne l'avait prévu cinquante ans plus tôt.

Ce qui est certain c'est que cette mort, prévue mais jusqu'au dernier moment refusée par la protestation du cœur, ne fut pas seulement pour Guizot un déchirement sentimental mais qu'elle retentit sur tout son être. Il s'analyse très lucidement dans une lettre à son ami Prosper de Barante : « Le changement profond, irrévocable, qui s'éclaircit et se développe chaque jour davantage à mes propres yeux, le voici : je suis comme un homme qui n'a plus de chez lui, et qui passera désormais sa vie dans la rue. Je me sens détaché de moi-même, sans personnalité intime. J'appartiens tout entier à l'activité. Je n'y prends et n'y prendrai encore, quelle qu'elle fût, aucun plaisir, mais je suis sûr que cela me reviendra ; rien de ce qui me semblait important ou intéressant au dehors, n'a perdu pour moi son importance ou son intérêt (...) Tout cela m'occupe et m'occupera autant que jamais ; c'est le

providentielle influence qu'ont eue l'un sur l'autre cette brillante survivante d'un XVIII^e siècle philosophique et le garçon de vingt ans qui arrivait d'un collège genevois, « très obscur, très fier, très susceptible et très tendre » comme il dit lui-même — il aurait pu ajouter « très pieux et insupportablement sûr de lui ». (La certitude d'avoir raison restera toujours un des traits qui lui aliénera le plus de sympathies — celles des hommes toutefois plus que celles des femmes, plus prêtes à accepter l'ascendant d'une pensée impérieuse.)

Il n'avait connu qu'une vie restreinte et sans horizon, alors qu'elle avait grandi dans une de ces familles où tout le monde a des traditions d'aisance et de culture. Son aïeul Nicolas de Malézieu avait été déjà de l'Académie française en 1702; son père, receveur général des Finances, avait pris pour secrétaire le chansonnier Collé; sa mère fréquentait des milieux où l'on pensait sans timidité. La Révolution avait eu beau dévaster cette société, elle n'en avait pas étouffé les souvenirs de libéralisme.

On sait comment, la relayant dans son travail de journaliste par lequel elle assurait la subsistance des siens, il s'éprit d'elle malgré leur différence d'âge, et comment naquit entre eux une collaboration où l'un apportait sa forte culture, son énergie et son optimisme, et l'autre son jugement critique (c'est le nom de Vauvenargues qui vient à son sujet sous la plume de Sainte-Beuve). Affranchissement d'esprit pour le jeune sectaire, épanouissement d'une femme qui n'osait plus espérer les joies du cœur, accès l'un par l'autre à la pleine expression de leur nature. Cette expérience sera déterminante pour toute la vie de Guizot; la notion du couple, fusion de deux êtres, sera toujours présente derrière les mots par lesquels il désigne les sommets de la vie. Et cette fusion ne sera pas la simple usure, la demi-capitulation de deux caractères lus de se heurter à leurs différences. Pauline le secondera dans son travail, collaborera à la *Revue française*

qu'il a fondée, se laissera pénétrer par ses idées, sans toutefois jamais se démettre complètement d'elle-même. Elle ne se convertira jamais au protestantisme et, tout en se voyant lentement mourir de la poitrine, elle aura trop de droiture pour aller au-delà du déisme qui était sa foi naturelle.

Dans une modeste caissette en sapin, parmi des carnets soigneusement reliés de cuir bleu où Guizot a recopié leur correspondance (ils n'ont jamais été séparés longtemps depuis leur mariage, or ce sont les constantes séparations qui rendront si copieux les échanges de lettres avec la princesse de Lieven), j'en trouve un, laissé vide au bout de 24 pages. Au lendemain de la mort de Pauline, Guizot s'était promis de lui réserver une journée entière quatre fois par an, « le jour de ma naissance, celui de la tienne, celui de notre mariage, celui du jour où tu m'as quitté », et de consacrer cette journée à s'entretenir avec elle. La première de ces lettres imaginaires est datée de Broglie : souvenirs d'une course qu'ils ont jadis faite ensemble dans les bois et dont il vient de reconnaître les moindres sentiers; la seconde, un mois plus tard, raconte le succès que leur fils François vient de remporter au collège. Mais cette forme d'épanchement ne lui est pas naturelle. Deux tendances y entrent en conflit : le refus de ce qui n'est pas parfaitement authentique et le refus moral d'oublier (oublier étant, pour un cœur fier et sûr de lui, une lâche façon de se dédire). Il déclarait à Charles de Rémusat avec lequel il était alors très lié : « Une des choses que je pardonne le moins à la nature humaine, c'est de pouvoir être consolé... Après un grand malheur, il faut être au bout d'un an comme on était le premier jour, comme on sera dans un an. »

S'il fallait voir dans ces mots autre chose qu'un mouvement arraché par le chagrin, on imaginerait mal, dans la bouche d'un homme de quarante ans, un si naïf défi à l'expérience. Au reste Guizot a fait lui-même une prompte

volume des lettres de Guizot à Mme Laure de Gasparin, il y eut, chez ceux-là mêmes qui ne partageaient pas les préventions courantes, un vif étonnement. Quoi, cet obstiné qui avait si souvent manqué de flair et de curiosité pour les courants d'idées de ses contemporains, lui qu'on se représentait guindé dans une attitude de tribune, cet homme dont la hauteur d'esprit semblait plus abstraite que sensible, réservait pour ses intimes un tel besoin d'expansion tendre, une telle richesse de vie intérieure, une telle aisance du cœur ! D'importants fragments du livre furent publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, et Louis Gillet, heureux d'avoir contribué à dégager de la légende et de la caricature une figure qu'il admirait, me dit un jour, de sa voix qui semblait remonter au XII^e siècle : « Convenez que nous vous l'avons bien déraidi. »

De ces quelque 400 lettres réparties sur plus de trente ans, nous n'en connaissons que cinq ou six, recueillies par ma grand-mère dans son choix de *Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis*. J'admire l'art ingénieux qu'elle avait apporté à établir cette sélection qui, chronologiquement présentée, finissait par reconstituer l'histoire d'une vie. Chaque lettre y reflète les préoccupations dominantes du moment, depuis le jour où le jeune Guizot avoue à sa mère son attachement pour Pauline de Meulan, jusqu'au dernier billet qu'il dicte sur son lit de mort pour la comtesse Mollien. Ces touches séparées se fondant, il en résulte un portrait où peu à peu la personnalité très accentuée de l'auteur se met à respirer. Mais la réciprocité ne joue pas et nous n'avons presque jamais les réponses aux lettres : beaucoup de correspondants restent pour nous à l'état d'ombres, sans nous causer, il faut l'avouer, grand regret de leur effacement.

Nous ne possédons pas non plus les lettres de Laure de Gasparin. Pour qu'aucune crainte d'indiscrétion ne fît perdre à cette femme son naturel et sa vivacité, Guizot lui avait promis que, régulièrement, sitôt lues ses lettres seraient

détruites. On peut regretter qu'il ait tenu parole, mais on devine sans peine, à travers le reflet qu'en donnent ses lettres à lui, par quelles qualités de cœur, quelle joyeuse vitalité, et aussi quelle passion pour le jeu politique cette femme occupait une place à part dans son amitié. Tout facilitait une compréhension qui n'a pas besoin de préalables : ce midi où ils sont nés tous les deux, un même milieu social, une même formation protestante. Voilà des conditions qui n'existeront pas quand naîtra entre Guizot et Dorothee de Lieven, entre cet homme déjà façonné par les épreuves et cette princesse balte, nourrie de tous les préjugés propres à son rang, l'union difficile mais profonde que seule la mort interrompra. Cette fois il va s'agir de caractères aussi marquants d'un côté que de l'autre, aussi supérieurs aux communes mesures, et dont il est précieux que nous possédions l'entier dialogue — quelque cinq mille lettres.

★

PAULINE DE MEULAN — Mais pour s'expliquer la passion qui jeta l'un vers l'autre des êtres si différents, à un âge où la sensibilité, moins souple, est rendue vulnérable par les deuils (« Quand on est jeune, écrit Guizot dans une heure d'épreuve, l'agitation est dans les branches; quand on n'est plus jeune, dans les racines »); pour mesurer ce que cette liaison aura pour lui d'exaltant et d'insolite, il faut ne pas perdre de vue ce que furent les femmes qui avaient été jusque là mêlées à sa vie et dont aucune n'avait été médiocre.

Guizot n'a jamais pu se passer d'une présence féminine avec laquelle partager toutes ses pensées. Si l'on a lu le portrait que Sainte-Beuve a tracé de sa première femme, Pauline de Meulan (*Portraits de femmes*) et surtout les chapitres plus documentés et délicats que M. Charles Pouthas lui a consacrés dans *La jeunesse de Guizot*, on admire la

tions, impossible de trouver un lieu plus plein de survivances et où se croisent plus étroitement les fibres sensibles d'un caractère qu'on a cru froid, un lieu où l'on puisse mieux rêver sur quelques paradoxes de la tendresse et de l'orgueil, de l'ambition et de la fidélité à soi-même.

Ces pièces sont restées dans l'état où Guizot y a vécu. Pendant plus d'une génération la vénération de sa fille Henriette, ma grand-mère, en a fait un lieu de recueillement; et, au centre d'une maison bourdonnante de jeunes vies, cet espace est demeuré consacré — *akéron* comme disaient les Grecs d'un site qui ne devait jamais être fauché ni pâturé. On n'y pénétrait guère que pour les quelques minutes de la traditionnelle prière des familles huguenotes. C'est ailleurs, au rez-de-chaussée, que les orléanistes de la Troisième République, fidèles soutiens électoraux de mon grand-père de Witt et de mes oncles, réchauffaient les souvenirs de la Monarchie de Juillet. Il y avait là, pour entretenir leur confiance dans l'avenir du Comte de Paris, un Louis-Philippe haut de trois mètres, une sympathique reine Marie-Amélie, les deux infantes des Mariages espagnols et d'autres illustres figures. Seuls les visiteurs privilégiés étaient conviés à un coup d'œil sur les pièces du premier étage. Il leur arrivait de s'attendrir sur la modestie du lit en bois ciré et sur la cuvette de pouspée du petit lavabo portatif. Un juste instinct les avertissait qu'ici régnait, sur les confins de l'histoire et de la vie privée, une atmosphère où les sentiments tenaient beaucoup de place. Leur eût-on expliqué qui les miniatures, gravures ou daguerréotypes représentaient, ils auraient craint de ne pas connaître tous ces noms; aussi se hâtaient-ils le plus souvent de sortir sur la pointe des pieds.

Quant à nous autres enfants, nous avons hérité le bonheur de nicher pendant nos vacances sous le toit, dans les mansardes que Guizot nommait ses « rangées de nids d'hirondelles ».

L'effondrement de 1848 avait montré que, dans une France aux assises encore ébranlées par une révolution et une dictature, la monarchie constitutionnelle rêvée par les « doctrinaires » avait été une gageure prématurée; mais ce n'était pas une raison pour renoncer à la fierté d'avoir conçu ce rêve. Aux murs de ce cabinet de travail, les portraits des compagnons de lutte, depuis la tête bougonne de Royer-Collard à qui Guizot attribuait l'influence majeure sur la formation de ses idées politiques, jusqu'à l'homme qui l'aida le plus fraternellement à en réaliser une importante partie : le duc de Broglie. (Lui et sa femme, disait Guizot dans sa vieillesse, lui et lord Aberdeen tiennent et tiendront toujours la même place dans mon âme; je ne suis pas séparé d'eux.) Mais pour un esprit à convictions indéracinables comme l'était Guizot, le Val-Richer n'était jamais devenu, même sur le tard, un simple refuge dans la méditation du passé. Il est vrai qu'il y a écrit plusieurs volumes de ses *Mémoires* et poursuivi des travaux d'histoire, notamment sur Cromwell dont la figure n'a cessé de l'occuper; mais il y a consacré infiniment plus d'heures, pendant plus d'années, à une immense correspondance, qui confond par son étendue, sa variété et sa chaleur de ton, — milliers de feuillets tracés d'une écriture sans hésitations ni ratures, celle d'un homme habitué à la domination par la parole, laquelle astreint à trouver du premier coup l'expression juste.

★

LAURE DE GASPARIN — Une grande partie de ces lettres est adressée à des femmes — des femmes pour qui son amitié, sans être amoureuse, est colorée de tendresse, et qui ont ceci de particulier qu'elles s'intéressent à la grande politique.

Quand parut, par les soins d'André Gayot, le copieux